

Tenir à soi

Louise Desjardins, *La 2^e avenue*, avec cinq dessins de Joceline Chabot, Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1990, 78 p.

Claude Paré, *Chemins de sel*, avec des photographies de l'auteur, Montréal, Les Herbes rouges, no 190, 1990, 72 p.

Marcel Bélanger, *L'Espace de la disparition*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1990, 164 p.

Hugues Corriveau

Numéro 62, été 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38431ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (1991). Compte rendu de [Tenir à soi / Louise Desjardins, *La 2^e avenue*, avec cinq dessins de Joceline Chabot, Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1990, 78 p. / Claude Paré, *Chemins de sel*, avec des photographies de l'auteur, Montréal, Les Herbes rouges, no 190, 1990, 72 p. / Marcel Bélanger, *L'Espace de la disparition*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1990, 164 p.] *Lettres québécoises*, (62), 25–27.

Louise Desjardins, *La 2^e avenue*, avec cinq dessins de Joceline Chabot, Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1990, 78 p..

Claude Paré, *Chemins de sel*, avec des photographies de l'auteur, Montréal, *Les Herbes rouges*, n° 190, 1990, 72 p.

Marcel Bélanger, *L'Espace de la disparition*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1990, 164 p.

Tenir à soi

S'il fallait enfin apprivoiser la vie...

POÉSIE
HUGUES CORRIVEAU

De toute manière, savoir vivre concerne l'enfance comme l'âge adulte, la sérénité comme l'angoisse, le plaisir comme la crainte, la mort comme ses conséquences. Or, c'est quelque part entre le passé et le présent que Louise Desjardins trouve le calme apparent de la tendresse, c'est dans la peur tragique de la mort infantile, dans la mort du couple que Claude Paré cherche à mâter ses fantômes, et c'est dans le désespoir le plus masochiste que la poésie de Marcel Bélanger exprime son euphorie douloureuse.

Le lieu propice

Dans la *2^e avenue*, Desjardins nous convie à un tour d'horizon de certains souvenirs de son enfance, chacun s'offrant avec un rare amour des mots et de la tendresse, avec une connivence si douce et si claire qu'on se prend à rêver nous-mêmes à la nôtre, comme si nous faisons

aussi partie de cet inconscient en travail de surgissement. **Ce très beau recueil contient des éléments si simples qu'on s'étonne d'y trouver une telle charge émotive**, une telle capacité de se rallier au poétique le plus rigoureux. Desjardins a trouvé là un ton juste, tout au bord de la confiance la plus ordinaire pour que survienne à tous coups la qualité première du poème. Elle conte son âme d'enfance en des scènes

fragiles, qui contiennent encore les odeurs du temps, des jeux, de l'espoir infini afin que toute parole amoureuse puisse se survivre à elle-même. De plus, ce recueil est construit d'une façon très personnelle autour de cinq chapitres («Françoise», «Michael», «Sandra», «Les notes pointées» et «O sole mio»), alors que chaque texte en page de gauche est écrit au «je», tandis que ceux de la page de droite, imprimés en italique, concernent l'autre, le «elle» ou le «il», présence vivante de la vie collective.

À travers diverses images de sa vie infantine ou de la vie ordinaire des couples, Desjardins traque l'émotion vive de la vérité, celle qui a fait surgir en elle la stricte intensité du texte :



*Je suis avec Michael dans la clairière
Près du barrage de castors au lac Vaudray
L'eau est lisse et noire
L'été sent les aisselles
Nous sommes nus sur les aiguilles de sapin
[...]
Pendant qu'il me prend chaude et mûre
J'observe une fougère
Qui déroule ses feuilles au soleil
Il est dur et la terre est humide
C'est là que j'aimerais être enterrée (p. 36).*

L'essentiel est dit alors que toute la vie trouve la voie irrévocable qui mène au silence. Ici, Desjardins souligne l'exemplarité des gestes les plus anodins et leur charge émotive. Tout comme elle le fait chaque fois qu'en page de droite elle regarde vivre la femme et l'homme dans le plus élémentaire besoin d'aimer :

*Ils sont assis depuis des heures
Devant leur café et leur amour
Ils parlent de choses et d'autres
Les mots glissent sur le tapis ciré
Ils parlent de leur enfance à la petite cuillère (p. 63).*

C'est ainsi que les choses sont dites dans ce recueil essentiel comme le sont les choses primordiales. Desjardins recrée son propre monde comme le miroir de tous et de toutes, chacun et chacune ayant eu dans sa vie des parents, des ami-e-s, des aventures et des peines, chacun trouvant à s'y reconnaître. Il est heureux de voir qu'on peut encore lier la poésie à tout ce qui se vit, sans compromis, comme pour affirmer une fois de plus qu'elle ne saurait ignorer aucun sujet, aucune mémoire.

Fragments de la mort

Dans un contexte terrible, guerrier et froid, un homme, une femme et un enfant côtoient la mort, s'y engouffrent peut-être, disparaissent dans l'atroce certitude de la précarité de la vie. L'un et l'autre parlent, décrivent les lieux, le feu, les gestes, chaque fois reprenant la peur de mourir, de n'être déjà plus que le froid intense de la neige et de la mer glacée. Une balle perdue, un corps tombe et l'inquiétude survient à travers l'espace comme un sentiment inouï et pourtant abominable. Tout cela est écrit en prose. Dans une prose riche et fluide, tendue vers l'impensable perte de l'enfant aimé, de l'effritement du temps et de l'espace. Tout cela est écrit de façon juste et vigoureuse, avec ce qu'il

Les herbes rouges



CLAUDE PARÉ
Chemins de sel

POÉSIE

faut de mystère pour rendre le propos dense quoique souvent un peu confus, un peu fuyant. Claude Paré, dans *Chemins de sel*, a cru bon de tenir ce pari de la difficulté, d'une certaine obscurité du propos pour rendre à la poésie ce qu'il croit être le propre de la

poésie, son authenticité. Bien que le choix soit discutable, car on ne peut s'empêcher de penser que parfois les choses auraient pu se dire plus simplement, c'est par la justesse de l'ensemble, par une très véritable tragédie de l'instant que Paré gagne à ce jeu. Il tend pour ainsi dire des cordes au travers du mystère de la mort telle une angoisse permanente d'où lui vient chaque mot :

Bouge un peu que je vois que tu vis, la chair est pétrie, n'est-ce pas dans cet étau de neige ? Et puis les yeux, les mains, les jambes ce n'est pas assez, il faut la pensée, petite, définie, finie.

[...]

Debors, est-ce le mot ? Debors, hors de ce monde. La lumière est un arbre posé où le chemin fixe le paysage. (p. 19)

Cette prose poétique, d'une étonnante splendeur, décrit un drame privé, sorte de mise en forme d'une scène primordiale qui aurait à elle seule la force d'évocation d'une peur immémoriale, de la crainte atavique de sortir mort de sa propre vie. Mais là, je parle surtout de la première partie intitulée «Cendres», et qui constitue tout de même les deux tiers de ce livre. **Car il y a, il faut le dire, d'abominables textes dans les autres parties du recueil**, comme «La richesse des Muses» ou «La parole célibataire». On se croirait alors convié à lire certains petits textes d'ateliers littéraires, écrits par des tâcherons en mal d'énigme, vous savez, ce genre de textes abscons, qui disent «Je», mais qui cachent tout, qui veulent quêter de la part du lecteur un effort dérisoire pour qu'il découvre ce qui se cache sous les scories. Par exemple, dans «Les couleurs du père», nous lisons : «Il compte sur le néant, le néant l'adore mais lui fait défaut.» (p. 61) (On a le goût de poser la question : «Qui suis-je ?»), ou encore dans «La parole célibataire» justement :

*Malgré moi, elle m'injecte sa vivante contamination.
Moi, je la crache dans mes mots, ils tombent sur ceux
qui expirent, devant elle. Rejets de tuberculeux, fruits
amers d'une certaine joie, qui ne s'achève pas. (p. 55)*

Il faut aussi lire le texte à la mère cardiaque, «Le lai» : c'est quelque chose de... Bref, on se demande pourquoi l'éditeur n'a pas retenu que la très belle première partie et les quelques textes de la fin qui prouvent hors de tout doute que Claude Paré est un poète intéressant qui, déjà à son second recueil, impose un style personnel, insolite et difficile, mais qui rejoint par là sa propre voix :

J'entends la barque et le va-et-vient des bras. Je suis un enfant.

[...]

Si je suis au sein de la neige, mes bras sont immobiles et je suis une arme.

Je ne puis décrire ni la hache, ni le cuir.

J'attends que ma respiration ne cesse pas.

Ou que je sois je ne puis être ni feu ni eau.

Je serais un nouveau spectacle, une couleur de chair réussie. (p. 41)

Heureux mal

Je n'y peux rien, je ne peux m'empêcher de penser qu'il y a quelque chose de l'adolescent talentueux chez Marcel Bélanger, lui qui incessamment ressasse son mal à vivre, mais d'un ton boursoufflé. Mais quelle souffrance que la lecture de ce long, très long *Espace de la disparition* ! Bélanger y a, je crois, utilisé tous les verbes du désespoir, tous les adjectifs du spleen, tout l'appareil convenu de l'esprit déstabilisé, devenu toupie et perdu, égaré dans les limbes qui s'appellent, hélas !, encore le néant et le vide et le noir et l'absence *et tutti quanti*. **Ce n'est pas bon ? Non pas ! Mais c'est lourd, noir, souffrant, étouffant, ardu, parfois écrit en d'interminables proses ombreuses**, parfois composé en vers sibyllins, mais tout cela fait avec le talent d'usage par quelqu'un qui a du vocabulaire, des lettres, du métier, par quelqu'un qui semble connaître son sujet, qui en jouit très certainement, qui s'y complait à tout le moins, qui en fait son thé quotidien.

Le premier poème en vers débute en toute humilité : «Me voici» (p. 23). *Ecce homo* ! Alors, nous sommes devant «l'orée close/comme nouée de ténèbres» (p. 28). Soyons simple, allons vers lui :

*et jamais le métal ne parvint à trancher
en faveur de l'une ou de l'autre de mes
ombres tour à tour en chasse ou
poursuivies
et par moments comme par inadvertance
s'emmêlant dans les rapports de la
coïncidence (p. 32).*

Ce recueil est étrange par son côté absolument égocentrique. Rares en effet sont les moments où on a l'impression que le propos de l'auteur touche quelqu'un d'autre que lui, qu'il soit question, même brièvement, de quelque être aimé ou détesté. Chaque fois que l'auteur emploie le «il» (dans «quelqu'un») ou le «tu» (dans «Projection de la figure»), on est toujours persuadé qu'il s'adresse à lui-même quelques reproches, quelques semonces qui le mèneront dans un désespoir plus grand encore, plus approfondi. Ce moi figuré se trouve donc multiplié, porté jusqu'à l'exaspération de la représentation. Contrairement à Saint-Denys Garneau qui savait marcher à côté d'une joie qui n'était pas à lui, mais qui espérait tout de même en avoir un jour les faveurs, Bélanger semble plutôt marcher toujours à côté d'une douleur plus grande encore, douleur qu'il ne cesse de souhaiter sienne, qu'il ne cesse de convoiter :

L'ESPACE DE LA DISPARITION

MARCEL BÉLANGER

Ici, mais pour une fraction de seconde, les extrêmes se touchent, sans cependant abolir la différence qui, depuis toujours, fonde leur état de corps opaques, non plus que cette distance de la tension que sans cesse recrée l'intervalle. De la fissure à l'abîme, et de la brèche à la bouche, tel est le parcours de ce qui ne se révèle que dans la vérité de l'énigme ; pas à pas, l'élaboration d'une phrase dont l'inachèvement trahit l'emprise d'une évidence qu'elle ne saisit que dérobée, ou à certains moments dans la figure de la crevasse éclair qui en tient lieu et qui dévoile à sa façon inconnaissable la présence de quelque chose de morcelé noir que rien n'arrive à fixer. Ce noir plus noir que le noir-même. (p. 150)

L'HEXAGONE • POÉSIE

C'est une «énigme», en effet. Bref, voici un recueil d'une intensité rare, qui ne pourra plaire qu'à ceux et celles que le questionnement philosophique le plus pointu intéresse. Nous trouvons là, à tour de pages, des morceaux comme celui que je viens de citer ; tout le recueil en est fait. Seul compte, pour Marcel Bélangier, l'étalement grandiloquent d'une souffrance que jamais au grand jamais une seule émotion ne frôle, que jamais au grand jamais un simple élément vivant ne parvient à ébranler. **Pour les grands dépressifs, pour ceux qui aiment jouer dans leurs plaies vives, ce recueil est une bible.**

reliure-main

Offrez-vous un livre relié ou choyez l'être aimé en le gratifiant d'un velours pour les yeux et d'une caresse pour la main.

Un livre relié, un cadeau qui nous accompagne toute la vie...

Prix tout à fait abordables.

Atelier Lise Dubois
643, avenue Mc Eachran
Outremont (Québec)
(514) 274-5240

Atelier Lise Dubois

NAÏM KATTAN

Le Père

Essais

HURTUBISE HMH

Collection Constantes

Le Père

Naïm Kattan
Collection Constantes

156 pages
19,95\$



Tribal, spirituel ou fictif, le père est à la base de toute société. Son image, souvent pervertie, toujours altérée, finit par lui faire perdre son sens originel. Avec *Le Père*, Naïm Kattan dépoussière les vieux mythes, jette un regard neuf sur l'Histoire en retraçant l'origine et l'évolution de l'image du père.

En vente chez votre libraire

